

Gérard Granel :
la finitude dans l'immense



Gérard Granel

Nicole Raymondis

Texte récemment paru (13 novembre 2008) dans un recueil :

PORTRAITS DE MAÎTRES / Les profs de philo vus par leurs élèves

Aux éditions du CNRS

Sous la direction de Jean-marc Joubert et Gilbert Pons.

*Je remercie ce dernier pour m'avoir donné l'occasion de rédiger ce portrait du « Maestro »,
et j'en profite pour exprimer ma sympathie et mes remerciements à Stéphane Zagdanski
pour son accueil et son intérêt pour la pensée de Granel.*

Il est impossible de parler de Granel sans évoquer son aura auprès de générations entières d'étudiants qui se sont succédé durant sa longue carrière, la « figure » Granel, le mythe vivant qui faisait salle comble et silence suspendu, subjugué...

Outre la puissance de la pensée et l'éclat fulgurant de l'orateur, de très beaux hommages ont évoqué un physique hors du commun, « sa charpente d'athlète grec » (Jean-Luc Nancy), « la fière allure d'un chevalier chevaleresque » (Jacques Derrida), sans parler de sa réputation à la fac, du halo inouï, ébloui, formé autour de lui par les étudiants, « bête de race » lira-t-on à son propos dans ce même livre.

Je commencerai son portrait par là. Autant le dire, ou le décrire, tout de suite — comme pour s'en débarrasser — car de Granel il y a beaucoup plus important à dire et à faire : s'occuper de sa pensée.

En cours, c'est à dire d'une certaine façon en scène, avec ou sans estrade (il n'en avait pas besoin) ce qui frappait était la dimension de l'acteur. Il actuait non seulement une formidable présence, mais il émanait de lui comme un bouquet d'acteurs, comme on dit d'un vin qu' « il a du bouquet », il faisait surgir le parfum de toute une époque — plus imaginaire que réelle — tout un mythe ...

D'abord la « carrure », dans tous les sens du terme, de Brando. Il crevait l'écran ! Assis derrière le bureau, de larges épaules penchées vers le livre, ou se déplaçant en parlant devant le tableau, sa présence s'ouvrait en Cinémascope.

De ses débuts – avec un physique de jeune premier (que je n'ai pas connu, je le sais par ouï dire ou, plus récemment, depuis sa mort en novembre 2000, pour l'avoir lu sous la plume de descriptions exaltées, notamment celle, à couper le souffle, de Derrida) – jusqu'à sa fin, qui correspond à « ma » période, où le

physique était moins saisissant, il fût cependant totalement et uniquement possédé par son « art » : par cette « nécessité enserrante de dire l'être » qui consiste, nous enseignait-il, à « se laisser prendre par ce plus grand que soi qui est l'être de l'homme, mais qui n'est rien d'humain... », par quoi nous étions pris à notre tour, et qui, d'une certaine manière peut-être aussi, l'aura brisé.

Dans cette dernière période il semblait comme traversé par une fêlure, la trace d'une rupture ou d'un événement foudroyant. « L'homme est mortel à soi d'entrée de jeu, et il le sait », disait-il parmi les *leitmotive* de ses cours; ou encore « on se figure toujours que le vrai est déterminé par l'humain, mais l'homme est entièrement constitué par quelque chose d'effrayant... » ; « L'homme ne peut que vivre au dessus de ses moyens, s'éclater contre sa limite qui le détermine et l'achève... » ; « Ce que l'on ne peut que se contenter de faire : réussir le ratage de sa vie. Nous sommes tous trop grands pour ce que nous vivons... ».

Cela lui donnait quelque chose de vulnérable et de touchant, comme dans ce beau rôle du cinéaste Bertolucci qu'incarnait magnifiquement Brando, au mieux de sa maturité, dans le *Dernier Tango à Paris* (mais je m'empresse de préciser que je ne savais rien de sa vie privée et que la comparaison s'arrête à une fugace évocation).

Outre la carrure, l'allure : les jambes, magnifiques, la silhouette de cowboy (un *lonesome* cow-boy, s'agissant de Granel) d'un Burt Lancaster.

Avec un rien de « Bogey » dans le regard. Encore que de Bogart, il avait aussi les gestes, surtout quand il allumait ses cigarettes ; quelque chose qui se passait entre les yeux, les mains et bien sûr la bouche, d'où sortaient à la fois les volutes de fumée et les volutes du phrasé.

Mais il faut ajouter la touche finale, qui lie les éléments précédents de façon à produire un résultat tout différent : le charme tendre, l'humain, l'humour de Mastroianni. Non seulement la voix, grave, élégante (chantante parfois, surtout quand il citait Gramsci ou Vico en italien...) mais de

Mastroianni il avait par-dessus tout le sens de l'autodérision et la capacité à déjouer ce qui était trop attirant dans son physique.

Pourtant, malgré cette « phénoménale » séduction, je n'ai pour ma part subi aucun choc, aucune révélation la première fois où je me suis trouvée en face de lui, et ce, durant toute une année universitaire.

J'ai pris soigneusement des notes et j'ai suivi régulièrement les cours, mais à ce moment-là rien de plus. Ni émotion, ni éblouissement, encore moins le fait d'être subjuguée, malgré le silence quasi religieux imposé par un nombre impressionnant d'étudiants suspendus à sa parole. Bien sûr (mais il était difficile de penser le contraire ou de ne pas le remarquer) je le trouvais extrêmement séduisant et excellent orateur. C'est tout ! Pas plus que ça. D'ailleurs, l'année suivante, je laissai tomber la philo pour m'inscrire pendant deux ans en Histoire de l'Art.

Mais, à l'issue de ces deux années, la philosophie me manquait. À la rentrée 1977, je m'inscrivis à nouveau en philo. Après avoir été tentée par une U.V sur l'Utopie de l'une de ses maître-assistantes, j'ai finalement opté pour Granel.

Cette fois, en quelques semaines à peine, les cours de Granel, son questionnement philosophique, étaient définitivement entrés dans ma vie. J'avais rejoint la longue cohorte des fidèles, avec cette particularité peut-être que loin d'avoir été la seule, j'ai cependant été, sans doute, l'une des dernières. Je n'ai plus raté un cours, sauf cas de force majeure, pendant les onze années qui ont suivi, jusqu'à la dernière heure du dernier cours, le 20 décembre 88, veille des vacances, après lesquelles Granel s'est définitivement « retiré en Gascogne », comme il l'explique à Alain Veinstein lors d'un entretien sur France Culture, dans l'émission *Du Jour Au Lendemain* (à l'occasion de la parution de son dernier livre *Études*, fin 95). Il faut à ce propos écouter, ou réécouter cette émission, c'est très drôle, Alain Veinstein ne cessant de s'empêtrer dans les qualificatifs de « retraité », insistant maladroitement, et même plutôt

lourdement, et Granel, majestueux, superbement poli, ne se laissant pas enfermer sous cette étiquette, lui rétorquant gentiment, entre autres : « L'on est pas obligé de battre en retraite pour autant ! ».

Pour ma part, il y avait longtemps que ma présence en cours n'avait plus rien de scolaire, si ce n'est, cela dit sans prétention, au sens de la *skolè* grecque, qui n'est pas l'école mais cette oisiveté essentielle ou cet inutile, disait Granel, « dont il s'agit de retrouver le moyen qu'il fasse usage de nous ». Ce « loisir fondamental » qu'est pour Socrate le politique, c'est-à-dire « aller et venir en parlant avec d'autres dans l'effort de déterminer ce qui est ».

Et de fait, je crois que ce qu'il y avait de réellement socratique dans l'enseignement de Granel, dans ce *philein*, ou cet attrait pour la *sophia*, qu'est la philosophie, détourné, selon lui, en Sagesse par Platon, était d'abord pour lui-même l'endurance d'un questionnement tout puissant, auquel il était impossible de se dérober, sauf à faillir traîtreusement, et n'avait aucunement pour but de quelconques règles de conduite visant au bonheur, encore moins à l'épanouissement de l'individu : « On ne vient pas en philosophie avec les problèmes de sa vie », disait-il.

En revanche, du *daïmon* de Socrate jusqu'à « l'appel » qui renvoie le *Dasein* à ses « plus propres possibilités » chez Heidegger, en passant par l'impératif catégorique de Kant, la soumission était absolue, et *devait* être absolue, à ce qu'il y a de plus haut que l'homme, en l'homme, qui est langage, parole : « Nous sommes le pâturage de ce *logos* », disait-il souvent. Ce qui n'impliquait pourtant pas que nous paissions paisiblement, simple « animal » détenu par le Logos... Au contraire, toute la pensée de Granel était un appel à une décision historique d'« être », en tant que l'homme est aussi et surtout, ce « vivant » qui détient le Logos « par la capacité de se ré-volter sur lui comme le cerne et l'assise absolument non naturels d'un être homme absolument non animal » (*Traditionis Traditio*, Paris, Gallimard 1970, p.79) .

L'exigence de ce questionnement tout puissant, « politique » au sens de

Socrate, comme nous venons de le voir, n'allait pas en même temps sans une question poétique : une *poiésis*, au sens de « faire paraître ce qui est », ce qui suppose aussi un *polemos* ou un combat, une « Gigantomachie pour le sens de l'être », selon une expression qu'il affectionnait, et qui nous donnait le sentiment enivrant d'assister aux prémises d'un nouveau monde. Et même, une certaine mantique : les analyses de Granel apparaissant de plus en plus prémonitoires, le temps passant, et plus de dix ans après qu'il ait cessé d'écrire. Mais pas du tout au sens de quelque chose tombé du ciel, au contraire, au sens où cela était gagné durement dans un travail sur les textes, tous les grands textes de la tradition depuis le début de la philosophie. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir vu faire cours sans un livre ouvert .

Cette politique-poétique, déterminait à son tour l'importance de la question de l'écriture : « L'écriture en tant qu'elle succède à la philosophie », comme il l'a très bien et très tôt repéré chez Derrida, dans un texte magnifiquement écrit. (Gérard Granel : « Jacques Derrida et la rature de l'origine », *Traditionis traditio*, Paris, 1970, p.154).

De même il fût écrivain, tout au long de ses cours, déboulonnant la toute puissante et métaphysique Substantification de l'Être, mettant à nu la « fin de la philosophie » en traquant la « furtivité de l'être » dans les moindres recoins de ses tournures, de son « paraître », que ce soit celui de l'écrire comme celui du peindre, omniprésents dans ses cours et magnifiquement entremêlés dans les pages éblouissantes consacrées à la peinture impressionniste (*Traditionis traditio*, ouvrage cité, p.55). Si bien que lorsque je m'interroge sur le fait d'avoir été conquis à un moment précis, plutôt qu'à un autre, sur la base d'un cours pratiquement analogue à celui suivi deux ans plus tôt sans grand intérêt de ma part, je me rends compte en fait, lorsque je relis mes notes, que le thème et les idées développés sont bien les mêmes en 77 qu'en 74, mais je note différemment : les petites choses, comme des petites touches, je note ce que Granel dit entre les lignes, j'écoute l'écrivain...

En 74, son cours : « Réinscriptions de Marx », était plus orienté vers des philosophes qui étaient ses contemporains : Castoriadis, Lefort, Lyotard, Deleuze. En 77, le cours (même thème : Marx) laissait tomber le parallèle avec l'époque immédiatement contemporaine et faisait largement intervenir Heidegger. Granel a développé alors la question fondamentalement « logique et politique » qui est proprement la sienne, issue de Socrate comme nous l'avons vu, mais par dessus tout d'Aristote, de Marx et Heidegger : penser le sens de l'être comme production, et la production comme production d'un monde fini. Contre ce qu'il appelait « l'infinisation galopante d'un im-monde Mondial ». (Chaque année il commençait son cours par une phrase d'Aristote rappelant l'axiome majeur de sa pensée selon lequel « l'infini n'est pas principe ».)

L'objet d'une telle politique, qui n'a rien à voir avec ce que l'on mécomprend, notamment dès que l'on a prononcé le nom de Marx, était de « réveiller la question d'un monde possible ». Concernant Granel, on peut même parler d'une persévérance à travers la désespérance : « ...la politique, disait-il, est ce bâtir qui construit une maison où puisse habiter l'Effroyable, ce qui veut dire aussi où *nous*, mortels, puissions habiter auprès de lui et, de cette habitation, tirer peu à peu l'*habitus* politique, faire de l'état de droit notre état *habituel* – unique façon de préserver l'homme des horreurs humaines ». (*Écrits logiques et politiques*. Ed. Galilée, 1990, p. 355).

Granel n'a pas connu l'événement du 11 septembre, il est mort un an avant, mais toutes ses analyses sur « l'épuisement de la modernité » montraient qu'il nous savait dangereusement au pied du mur. Lors d'une conférence aux États Unis, plus de dix ans auparavant, il s'efforçait de « comprendre à partir de cette détermination historique de la modernité et comme signes avant-coureurs de son épuisement, à la fois les phénomènes “monstrueux” des années 30 et divers phénomènes “inquiétants” que notre présent traverse dans sa course radieuse comme s'il s'agissait de simples “bumps”... On ne peut que s'attendre dans l'avenir à des sursauts du fini, concluait-il... par “sursauts”, je n'entends pas

nécessairement quelque chose de salubre... » (Conférence reprise dans *Études*. Ed Galilée, Paris 1995, p.67)

Pourquoi le « pâturage du logos » est-il alors plutôt resté en friche (en chantier tout au moins), dans le travail et dans la vie de Granel ? Pourquoi n'a-t-il publié que des recueils de textes, et non « le » livre sur ces questions qui constituent pourtant bel et bien son « œuvre » ? Car entre le moment où je suis vraiment tombée sous le choc de l'importance de ce questionnement pour notre monde, c'est-à-dire dans l'entremêlement des questions de la pensée marxienne avec celle d'Aristote (en passant bien sûr par Rousseau, Nietzsche, Heidegger, tous les grands textes de la tradition en fait) jusqu'à cet ultime cours du 20 décembre 88, qui s'intitulait « l'Occident et l'argent », mais qui développait inlassablement les mêmes interrogations pensantes, la boucle était en quelque sorte bouclée : pendant onze ans j'avais assisté à une œuvre en train de s'écrire, au long des cours, ponctuée par des textes publiés mais s'étendant bien au-delà...

« Vous m'aurez trouvé, lorsque vous aurez trouvé mes limites ». Ce furent les derniers mots, nous disait Granel, qu'il ait entendus de la bouche même de Heidegger, lors des séminaires du Thor, non loin d'Aix en Provence. A la fin des années 80, Granel reprenait pour son propre compte ces paroles de l'un de ses maîtres. Elles résonnent aujourd'hui pour moi à la fois comme une invitation, une espèce d'oracle et un testament. D'autant plus qu'il avait ajouté : « cela crée au moins le devoir d'essayer ».

Nicole Raymondis

Toulouse, janvier-février 2006